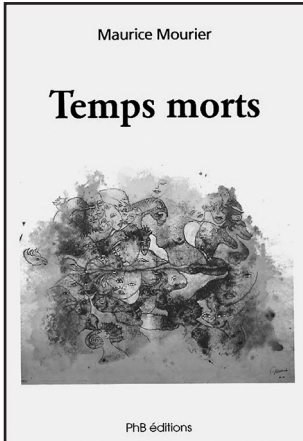


**Maurice Mourier,**  
*Temps morts,*  
 PhB éditions  
 2021, 230 pages, 14 €.



Ce livre est littéralement fascinant ! Impossible de le refermer sans aller jusqu'aux points de suspension virtuels de la dernière page. Le squelette que l'auteur a délibérément choisi, celui d'un pseudo roman policier, ne conduit pas le lecteur à s'interroger bien longtemps sur ce que sera son dénouement, elliptique comme il se doit. Comme dans la série des films policiers de Peter Falk, alors qu'on sait tout ou presque dès le départ, on n'en reste pas moins accroché à ce qui va se passer, à la façon dont le lieutenant Columbo va inévitablement finir par coincer le coupable dont le spectateur connaît parfaitement l'identité. Il y a le même type de décalage dans ce livre qui, incidemment a aussi les couleurs d'un film – en noir et blanc bien sûr ! Le fait

d'apprendre que « c'est le commissaire qui a tué », comme le dit à l'oreille du nouveau spectateur l'ouvreuse mécontente du pourboire chiche qu'elle vient de recevoir, non seulement ne gêne en rien mais stimule l'attente. Et l'on ne peut, au fil des pages, s'empêcher de se dire : « comment va-t-il réussir à nous avoir, ce diable de Mourier, en faisant semblant de penser que nous n'allons pas rapidement comprendre la clé de l'énigme ? Comment va-t-il, une fois le « mystère » pleinement dévoilé dès la page 56, maintenir notre haleine pendant les trois quarts du livre qui restent à découvrir ?

En fait dès le départ tout s'enchaîne, Mourier est là, bien là, avec son génie de l'écriture, ses passions, ses fantasmes. Avec la richesse de son vocabulaire et l'éclatante clarté de son style qui rappellent irrésistiblement celles d'un Julien Gracq, tout en s'en distinguant évidemment. Avec des personnages eux-mêmes fascinants, tous, et en particulier ces deux larrons complices, le procureur et l'avocat, truculents, si fortement présents, en contrepoint impressionnant de l'ectoplasme tueur... Avec l'évocation récurrente de la jouissance, à la fois réelle, bouleversante et en même temps fugace, à l'image de la vie. Avec la tendresse, qui, parfois surgit quand on ne l'attend pas. Avec la présence lancinante de la mort qui enveloppe tout ce livre de son suaire.

Tout cela est gai, n'est-ce

pas, gai comme un pinson. Gai comme le personnage central de ce livre, assis sur son banc... Gai comme celui de Prévert, du Prévert quand il nous touche, ainsi que Mourier, au plus profond de notre être... Prévert que je ne peux m'empêcher de citer de façon presque exhaustive...

Le désespoir est assis sur un banc  
 Il ne faut pas le regarder  
 Il ne faut pas l'écouter  
 Il faut passer  
 Faire comme si on ne le voyait pas  
 Comme si on ne l'entendait pas  
 Il faut passer presser le pas  
 ...  
 Si vous le regardez  
 Si vous l'écoutez  
 Il vous fait signe et rien personne  
 Ne peut vous empêcher d'aller vous asseoir près de lui  
 Alors il vous regarde et sourit  
 Et vous souffrez atrocement  
 Et vous restez là  
 Sur le banc  
 ...  
 Et vous savez vous savez  
 Que jamais plus vous ne jouerez  
 Comme ces enfants  
 Vous savez que jamais plus vous ne passerez  
 Tranquillement  
 Comme ces passants  
 Que jamais plus vous ne vous envolerez  
 Quittant un arbre pour un autre  
 Comme ces oiseaux.

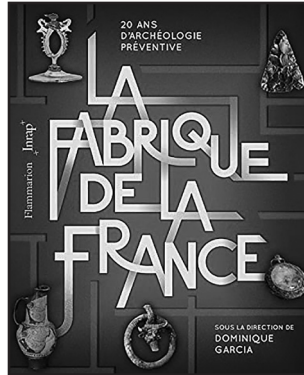
Prévert, tant son inspiration est proche de celle de ce livre. À un mot près néanmoins,

et pas des moindres : désespoir. Le « héros » de Mourier n'est pas désespéré, ce qui voudrait dire que le mot espoir a du sens pour lui. Il sait simplement être en procès, être un cas, un K en d'autres termes. « Je suis à votre disposition, monsieur le juge » est la dernière phrase du livre, celle que n'ont pas manqué de dire le neveu de l'oncle Grésillard et Pierre-François Lacenaire – toujours Prévert ! – aux juges qui allaient les envoyer à l'échafaud.

Ce livre est un livre à faire lire. À faire lire d'urgence à toutes celles et tous ceux qui, de bonne foi (étrange cette expression : « bonne » foi !) cherchent désespérément à donner un sens à leur vie. Qui se raccrochent à une « espérance »... Un livre à faire lire surtout à celles et ceux qui ont simplement besoin de se sentir un peu moins seuls, un livre qui renforce encore leur vive conscience de la nécessité vitale, pour eux, de leurs amitiés en même temps que de leurs amours. ☺

**PHILIPPE LAZAR**

**Dominique Garcia (dir.),**  
*La Fabrique de la France,*  
Flammarion-Inrap 2021,  
322 pages, 29 €.



Désormais les engins de chantier qui creusent la terre de France pour y ériger de nouveaux bâtiments ou y tracer routes et voies ferrées ne font plus tout à fait table rase du passé. Depuis la loi relative à l'archéologie préventive de 2001, quand les pelleteuses mettent à jour des vestiges, promoteurs et aménageurs doivent céder quelque temps la place aux archéologues. « Chaque strate géologique mise au jour est une page d'histoire lue par le spécialiste et dont le récit doit être partagé par le plus grand nombre », avance Dominique Garcia en introduisant l'ouvrage qui offre un aperçu des trésors exhumés depuis vingt ans par l'Institut national de recherches archéologiques préventives (Inrap), qu'il dirige.

Dominique Garcia conçoit ces traces comme « un récit sur

le temps long, sur près d'un million d'années, des premiers hominidés, dont nous conservons encore quelques gènes, aux vestiges de l'ère industrielle et des derniers conflits mondiaux ». Un récit « rigoureux » qui « ne sert pas forcément le mythe des origines ou celui du roman national ». Par cette approche, *La Fabrique de la France* fait songer à *l'Histoire mondiale de la France* publiée en 2017 par un collectif d'historiens animé par Patrick Boucheron, et qui visait précisément à déconstruire ce roman national exalté par certains idéologues. La démarche est toutefois ici plus neutre, tout en donnant un sens autre à la formule pétainiste selon laquelle « la terre, elle, ne ment pas ».

Si les archéologues de l'Inrap se contentent de fouiller cette terre puis d'exposer leurs découvertes, les surprises ne manquent pas. Côté préhistoire, on se passionnera pour « les étonnantes gravures d'Angoulême », fragiles œuvres de chasseurs-cueilleurs du Paléolithique qui dormaient dans le quartier de la gare, au pied du promontoire du centre-ville. On découvre aussi « Marseille avant Massilia » avec les traces laissées par « une présence humaine continue, de la préhistoire aux prémices de l'arrivée des Grecs, germe de l'expansion future de la ville ».

Au chapitre « Villes et échanges », la découverte d'une tombe étrusque à Aléria, sur la côte ouest de la Corse, vient